

Rencontrer 

RAFAEL, REPORTER DE GUERRE

Depuis qu'il a 19 ans, Rafael Yaghobzadeh parcourt le monde pour photographier les crises et les conflits. Entre deux missions en Ukraine, ce reporter de 31 ans nous a raconté son métier.

 *Rafael Yaghobzadeh*
 *Claire Le Nestour*



Rafael Yaghobzadeh, à Kiev, pendant la révolution de 2014, photographié par son père.

Rafaël était en reportage en Ukraine quand on lui a demandé de répondre à nos questions. Il a tout de suite accepté de parler de son métier et proposé que l'on se rappelle quand il serait au calme, en vacances à Venise.

Comment as-tu découvert la photographie ?

Rafaël : Mon père est photographe. Il m'a offert mon premier appareil à 11 ans. En troisième, j'ai commencé à photographier des manifestations, à Paris. Je laissais mon matériel dans le bureau du CPE et je filais direct après les cours. Un matin, j'ai appris à la radio que la police allait évacuer le plus grand squat de France, à Cachan. J'ai décidé d'y aller. C'était mon premier

reportage publié dans des magazines. J'étais en seconde.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de couvrir des conflits ?

R. : En décembre 2010, j'étais en première année d'histoire quand le printemps arabe a débuté. Les Tunisiens manifestaient pour réclamer du changement, puis les Égyptiens... J'ai laissé tomber l'université pour photographier ce moment historique. Mon père est né en Iran. Il a beaucoup travaillé sur la révolution puis sur la guerre Iran-Irak. Ma mère est née au Liban, elle y a rencontré mon père pendant la guerre. Moi, je suis né à Paris. Être reporter de guerre me permet de raconter ce que mes proches ont connu.

Cette année, tu as passé beaucoup de temps, en Ukraine. C'est un pays que tu connais depuis 2014...

R. : Oui, à l'époque les Ukrainiens occupaient la place Maidan, à Kiev, pour réclamer un rapprochement avec l'Union européenne. Puis en mars, les Russes ont annexé la Crimée. Cette année-là, j'ai fait quatre allers-retours en Ukraine. Je voulais comprendre la religion, l'histoire, la culture de ce pays si proche qui subissait des invasions de son territoire.

Et comment as-tu réagi le 24 février 2022 quand l'armée russe a attaqué l'Ukraine ?

R. : J'étais dans le Donbass, à l'est du pays, depuis dix jours. Comme la tension montait depuis décembre,

on avait eu envie de venir, avec un ami journaliste. Quand nous sommes arrivés, nous avons été étonnés de voir que les Ukrainiens vivaient normalement. Ils ne croyaient pas à une attaque. Nous, on préparait nos affaires tous les soirs au cas où. Le 24 février 2022, on était dans notre hôtel, à Kramatorsk, quand on a entendu les premières frappes, à 4h30 du matin. On a dû se réfugier dans un abri antibombe. À ce moment-là, je ne pensais pas que le conflit allait durer, que je ne pourrai pas rentrer en France comme prévu. L'attaque a chamboulé tous mes plans.

Comment s'est passée ton année ?

R. : J'ai été envoyé plusieurs fois en Ukraine par le journal *Le Monde* pour des missions d'un mois. Je travaille en binôme avec un journaliste qui écrit les textes. Nous avons aussi un chauffeur et un fixeur. Souvent, les lecteurs ne connaissent pas les fixeurs. Pourtant, ils sont essentiels :



« J'ai fait cette photo le 2 mars 2022. On y voit une Ukrainienne constater les dégâts des frappes de drones de l'armée ukrainienne contre une colonne de blindés russes, le 27 février 2022, à Boutcha. Deux jours après, la ville était occupée et les exactions contre la population ont commencé. J'ai essayé de retrouver cette jeune fille mais personne n'a su me dire comment elle s'appelait. »

« J'ai photographié Violeta le 23 mars 2022. Violeta a 19 ans. Elle vit depuis le début de la guerre avec son bébé dans un wagon de métro, à Kharkiv. Après avoir publié son portrait sur Instagram, j'ai reçu

beaucoup de messages de gens qui voulaient lui venir en aide. Quand notre travail peut changer une situation, c'est très satisfaisant mais nous savons que ce n'est pas toujours le cas. »



« La libération de Kherson, le 11 novembre 2022, a été un moment fort. J'ai vu des habitants embrasser les militaires et leur demander de dédicacer leurs drapeaux. Ça fait du bien de photographier des moments de bonheur, même si tout ne tient qu'à un fil. Un mois après, la place a été bombardée par l'armée russe. »



ils calent les rendez-vous et s'occupent de la traduction. Ils sont nos oreilles et notre parole sur le terrain. Évidemment, nous les payons pour leur travail.

Et pour manger, dormir, vous laver, comment vous faites ?

R. : À Kiev, nous allons tout le temps dans le même hôtel. J'y ai même laissé des affaires dans un local. Ailleurs, c'est plus compliqué. On n'a pas accès à l'eau ou à l'électricité. À Kherson, nous avions un stock de bougies pour travailler une fois la nuit tombée. Pour se laver, c'était dans une bassine, avec de l'eau pétillante et comme je n'avais pas de gant j'ai utilisé une chaussette. Pour la nourriture, on fait au plus simple : du pain, du saucisson, du fromage, quelques fruits trouvés sur les marchés...

Tu peux nous décrire ton équipement ?

R. : J'ai mes appareils photos, mon ordinateur, des cartes mémoire et un modem satellitaire. Il est très lent, mais il permet d'envoyer des photos même quand tout est coupé. J'ai aussi une batterie de voiture avec deux pinces croco pour recharger mon matériel. La rédaction qui nous envoie nous donne un casque, un gilet pare-balles et deux kits d'infirmerie: un dédié aux blessures de guerre et un autre avec des médicaments pour le ventre, de l'iode en cas d'attaque chimique et une paille à filtration au cas où nous n'aurions plus d'eau potable. Le gilet pèse entre 15 et 20 kg. Quand on est à Kiev, on ne le met pas. Mais dans certaines zones, les militaires exigent que nous le portions. Comme il y a écrit «presse» dessus, c'est aussi un moyen de nous identifier.

Quelles sont vos relations avec l'armée ?

R. : Nous sommes accrédités par le ministère de la Défense ukrainien. Cela nous permet de nous déplacer



« J'ai photographié ces journalistes devant un bâtiment résidentiel détruit par une frappe russe, au nord de Kiev, le 14 mars 2022. Des milliers de reporters du monde entier sont venus documenter la guerre en Ukraine. Je les fuis, je préfère être seul et de ne pas être là où tout le monde se trouve. »

dans les zones de combat et de sortir pendant le couvre-feu, entre 23h et 5h. On nous demande régulièrement cette accréditation pour vérifier que nous ne sommes pas des espions, quand on visite un hôpital par exemple. Elle peut nous être retirée. Nous n'avons donc pas intérêt à enfreindre les règles fixées par les militaires.

En 2020, tu as été blessé pendant un reportage au Haut-Karabakh, en Arménie. Tu n'as pas eu envie d'arrêter après cela ?

R. : Non, j'ai encore envie de raconter ce qu'il se passe. Le Karabakh, j'y étais déjà allé en 2016. Cela avait du sens pour moi d'y être aussi en 2020 au moment où les Russes occupaient le territoire. J'ai des amis qui ne sont jamais revenus de reportage. J'ai conscience du risque et je ne cherche pas «l'image» qui fait guerre. Les explosions, les lignes de front, ce n'est pas mon truc. Ce qui m'intéresse, c'est le pays, ce qui se passe avant, pendant et surtout après les conflits.

Tu n'as jamais peur ?

R. : Bien sûr que si ! On a besoin de ressentir la peur pour raconter celle des gens qui vivent la guerre. Elle nous aide aussi à prendre des décisions pour savoir où aller, quand partir... C'est quand on n'a plus peur qu'on prend des risques.

Que fais-tu quand tu rentres en France ?

R. : Parfois, j'ai un peu de travail de retouche sur des photos,

« J'ai pris cette photo alors que des centaines d'Ukrainiens se recueillaient sur le cercueil de Roman Ratouchny, à Kiev, le 18 juin 2022. Roman était un activiste de 24 ans, mort sur le front d'Izioum, dans le nord-est de l'Ukraine. L'émotion était très forte, surtout que son père avait été mon fixeur, il y a quelques années. »



« À Kiev, les coupures de courant sont fréquentes à cause des frappes russes sur les infrastructures énergétiques. Malgré cela, les jeunes continuent de vivre et

sortir dehors ou dans des bars. Être reporter de guerre, c'est aussi montrer la vie des gens, comme ce jeune couple qui s'embrasse, le 6 novembre 2022. »

mais j'essaie de voir rapidement des amis pour me replonger dans une vie classique. Ce n'est pas toujours évident. Si je suis resté plusieurs jours dans des zones bombardées, il peut m'arriver d'avoir peur des claquements de porte ou d'imaginer un cadavre sous un drap tombé de l'étendoir à linge. Le journal met une psychologue à notre disposition pour parler.

Où est-ce que tu aimerais aller pour tes prochains reportages ?

R. : Peut-être le Mexique ou l'Amérique latine. Un endroit au soleil, dans un pays qui n'est pas en guerre, pour travailler sur des sujets environnementaux.

EN COULISSES La première fois que Rafael est apparu dans Phosphore,

c'était en décembre 2016. Il avait 25 ans et nous confiait toutes les photos qu'il avait prises de ses potes depuis leurs 15 ans. Un album qui racontait «Comment on est devenu adultes». En mai 2022, il nous envoyait la photo de Vova, un Ukrainien de 15 ans resté dans son pays «pour ne pas avoir de regret». Nous faisons notre une avec ces ados dans la guerre...

SUR INSTA Tu peux suivre le travail de Rafael sur son compte Insta. Autant d'images qui racontent une année de guerre : @rafaelyaghozadeh

